Julien Bondaz & Julien Bonhomme, *L'Offrande de la mort. Une rumeur au Sénégal*

Coline Desq

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/38392>

DOI : 10.4000/lhomme.38392

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 16 décembre 2020

Pagination : 231-233

ISBN : 9782713228568

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Coline Desq, « Julien Bondaz & Julien Bonhomme, *L'Offrande de la mort. Une rumeur au Sénégal* », *L'Homme* [En ligne], 236 | 2020, mis en ligne le 16 décembre 2020, consulté le 03 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/38392> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.38392>

dans le Tgv Paris-Bordeaux et des présupposés établis par un voyageur interprétant leurs façons d'être et de faire. Les remarques sur l'usage pertinent de la notion d'*habitus* sont ainsi éloignées d'une vision réductrice des déterminations sociales et « exclu[en]t qu'on puisse parler de l'*habitus* de quelqu'un en le qualifiant de manière lapidaire » (p. 191).

Deux textes – « Le double mariage de Jean Céliste » et « Une photo de classe » – nous semblent particulièrement intéressants en ce qu'ils témoignent du rapport de l'auteure à son milieu social d'origine qu'elle contribue à dévoiler et, plus spécifiquement, de la tension du loyalisme. Après la publication du premier texte, qui l'a « plongée dans un trouble profond et durable » (p. 206), il lui a fallu attendre dix années avant de pouvoir recommencer à « travailler sur le même milieu, avec un texte de socioanalyse basé sur du matériel autobiographique » (p. 208), et ce, sans éprouver aucune gêne, ni ressentir le besoin d'esquiver sa trajectoire sociale.

Dans le cadre du double mariage, les descriptions successives font apparaître « la tonalité si différente des deux cérémonies » (p. 76), alors même que les deux groupes d'invités partagent des propriétés sociales analogues. Cet écart est dû au passage d'un groupe restreint d'interconnaissances à un second groupe semi-anonyme dont les normes de sociabilité diffèrent. Le fait d'avoir des positions relativement proches dans l'espace social ne conduit donc pas nécessairement à une proximité affective, ce qui nous pousse à nous interroger sur les relations sociales et les degrés de censures afférents.

En se fondant sur une photo de classe datant de 1951, l'auteure livre une description minutieuse et attentive des pratiques et des représentations des jeunes filles avec qui elle a partagé sa classe de troisième. À partir de ces portraits, c'est la classe sociale qui est révélée lorsqu'elle dresse l'« inventaire des destinées scolaires des élèves représentées » (p. 105) et de l'ensemble des éléments, dont la position sociale, qui ont pesé sur ces destins sociaux. Restituant avec finesse « les charmes de l'indétermination » (p. 131) de ces années d'école, sans pour autant éluder les (nombreuses) contraintes liées notamment au genre, elle nous rappelle la « pesanteur des réalités » (p. 132) qui viennent battre en brèche les rêves de ces jeunes filles.

Ces carnets, au caractère « inachevé » (p. 7), traduisent tout l'apport et la rigueur de l'approche ethnographique d'Yvette Delsaut. Concernant l'*habitus*, elle insiste par exemple sur l'importance d'un travail de recherche exigeant, permettant la mise au jour d'agencements complexes d'éléments qui « s'associent au fil de l'expérience sociale » (p. 189), afin de ne pas se satisfaire de pronostics schématiques quant aux destins sociaux des individus. Il est légitime d'espérer que l'ouvrage intéresse au-delà de la communauté des chercheurs en sciences sociales car, comme le note Andréa Daher dans sa préface, de nombreux « objets exposés dans ces carnets sont précisément les mêmes que beaucoup d'entre nous gardons pendant toute une vie » (p. 6).

Cyriac Gousset

Julien Bondaz & Julien Bonhomme

L'Offrande de la mort. Une rumeur au Sénégal

Paris, CNRS Éd., 2017, 286 p., bibl., ill. (« Bibliothèque de l'anthropologie »).

JULIEN Bondaz et Julien Bonhomme analysent dans cet ouvrage la rumeur d'une offrande de la mort, qui a circulé au Sénégal en janvier 2010 et selon laquelle un mystérieux personnage, à bord d'une voiture 4 x 4, distribuerait à des mendiants une généreuse

aumône composée de viande, d'un billet de 10 000 francs CFA et d'un tissu en percale, ce qui provoquerait leur décès en même temps que l'enrichissement du donateur. À partir d'une ethnographie urbaine menée à Dakar, un an après les faits, les auteurs étudient cette

rumeur à travers les médias et divers témoignages, détaillant également le cas d'un donateur accusé d'être ce « tueur charitable » avant d'être lynché par la foule (chap. VI). Bien que cette rumeur n'ait duré qu'une quinzaine de jours, les auteurs font le pari qu'elle permet de s'interroger sur le rôle de l'aumône, très présente dans la vie sociale sénégalaise, au regard de deux notions : celle d'« économie » morale de l'islam prenant en compte « aussi bien la dimension économique de l'accès aux biens de salut que la dimension religieuse de l'accès aux biens matériels » (p. 15) ; et celle d'« économie occulte », concept défini par Jean et John Comaroff¹ selon lequel on pourrait s'enrichir par des moyens magiques et illicites. Cette relation d'aumône les invite enfin à discuter les thèses de Marcel Mauss, en soulignant l'ambivalence du don à partir de l'opposition entre intéressement et désintéressement qui y est toujours patente.

La rumeur d'offrande mortelle se propage en une journée, atteint les milieux ruraux, la Gambie et le Mali voisins. Mais elle ne connaît pas une expansion de grande envergure, car elle est propre aux formes de mendicité et de charité religieuse liées à l'islam sénégalais. Selon les témoignages recueillis par les auteurs, le contenu de l'offrande laisse à lui seul présager qu'elle sera fatale pour le bénéficiaire : la viande représente le sacrifice, l'argent, la richesse et la percale, la mort – c'est le tissu qui sert de linceul pour les musulmans (chap. I). De plus, ce qui rend le don particulièrement suspect est sa dissimulation : le fait que l'offrande soit donnée dans un sac noir opaque vulnérabilise le donataire puisqu'il est obligé de l'accepter sans connaître son contenu (chap. IV). La rumeur est d'abord relayée par la radio, puis reprise dans des journaux populaires qui, débordés par le flux et la concurrence médiatiques, sont peu soucieux de vérifier l'information. Les médias publics, quant à eux, dénoncent les violences faites aux donateurs suspectés, parfois pris à partie et lynchés. Mais, quel que soit le support, la rumeur y est toujours traitée avec ambiguïté, car les journalistes eux-mêmes ne savent pas s'ils doivent y croire ou ne pas y croire. Les Sénégalais qui n'ont pas

les moyens d'acheter le journal lisent les gros titres, sensationnalistes et donc particulièrement équivoques, placardés sur les kiosques, avant de les colporter *via* la « radio-cancan », qui va à son tour influencer les discours, dénués de toute analyse de fond, tenus sur les radios et dans la presse écrite (chap. II).

La rumeur circule d'autant plus qu'elle n'est pas unanimement crue : on en débat, on en discute, on la relie à d'autres histoires similaires et elle se modifie ainsi pour acquiescer du sens. L'histoire de l'offrande mortelle est souvent comparée à celle des vols de sexe, également étudiée par Julien Bonhomme² qui, depuis les années 1970, alimente régulièrement une autre rumeur en Afrique subsaharienne : des individus feraient disparaître ou rétrécir le sexe des personnes à qui ils serrent la main dans la rue. Ces deux rumeurs ont, en effet, quelques points communs : toutes deux sont des nouvelles formes de sorcellerie du trafic urbain, qui rendent dangereuse la rencontre entre deux inconnus dans l'espace public, entraînent accusations et lynchages, font l'objet d'un traitement médiatique caricatural, inspirent le même climat de suspicion et donnent à voir le paradoxe d'un geste censé être fraternel (la poignée de main) ou charitable (le don), mais se révélant néfaste (chap. III).

Le « tueur charitable » est toujours anonyme, ce qui rappelle l'asymétrie perceptive caractéristique de la sorcellerie, puisqu'en dissimulant son identité, il est comme le sorcier qui voit sans être vu. Qu'il soit ou non un étranger, le fait qu'il circule en 4 x 4 indique qu'il est riche et on le soupçonne de recourir à des moyens magiques par le biais de cette offrande mortelle pour s'enrichir davantage encore, ce qui représente une forme inédite de « sorcellerie de la richesse ». Mais cette rumeur dénonce aussi

1. Cf. Jean Comaroff & John L. Comaroff, « Occult Economies and the Violence of Abstraction : Notes from the South African Postcolony », *American Ethnologist*, 1999, 26 (2) : 279-303.

2. Cf. *Les Voleurs de sexe. Anthropologie d'une rumeur africaine*, Paris, Le Seuil, 2009 (« La Librairie du XXI^e siècle »).

une forme de « sorcellerie du pouvoir », car les élites dirigeantes, perçues comme étant toujours prêtes à sacrifier autrui pour servir leurs intérêts, sont suspectées d'être derrière tout cela. Dans l'imaginaire collectif, les stratégies d'enrichissement personnel capitalistes impliquant de déposséder les plus vulnérables peuvent donc aller jusqu'à corrompre la charité au cœur de la solidarité religieuse (chap. V). Il est vrai que cette rumeur a provoqué une crise du don : les mendiants refusent les rares aumônes qu'on leur distribue encore, ou les acceptent avec prudence, sachant que presque plus personne n'ose donner de peur d'être pris pour le « tueur charitable » (chap. VII).

Tant pour l'aumône donnée aux pauvres que pour l'offrande faite au marabout, toutes deux très importantes dans l'islam, le donataire est un intercesseur entre le donateur et Dieu. À la différence de l'offrande maraboutique, qui est faite à un donataire d'un rang social supérieur et est donc intéressée puisqu'elle appelle un contre-don, l'aumône faite à un bénéficiaire de rang social inférieur semble, au premier abord, désintéressée car elle n'induit rien en échange. Or, Julien Bondaz et Julien Bonhomme montrent ici que l'aumône est en réalité tout autant intéressée que l'offrande, dans la mesure où le donateur recherche bien l'obtention d'une contrepartie : « une récompense divine qui oscille entre le salut dans l'au-delà et la bénédiction dans ce monde-ci » (p. 186). En proposant le concept novateur de « désintéressement intéressé », qui traduit « la possible instrumentalisation du donataire par le donateur » (p. 198) pour pouvoir entrer en relation avec Dieu, ils complexifient les thèses de Mauss en multipliant les acteurs impliqués dans le don et en faisant intervenir une dimension verticale destinée à des puissances supérieures dans la relation horizontale de réciprocité et d'échange entre individus (chap. VIII). La rumeur de l'offrande de la mort exprime, en outre, une forme de suspicion quant à cet intéressement

du donateur, qui n'est pas forcément motivé par la charité religieuse et peut chercher à entrer en relation avec une entité maléfique. Une aumône peut en effet être prescrite par un marabout, couramment consulté au Sénégal pour répondre à une infortune ou obtenir un bénéfice immédiat. Or, la magie maraboutique s'avèrera néfaste pour le bénéficiaire si elle est inspirée par de mauvais génies. Comment savoir, dès lors, si le don reçu sert une bonne ou une mauvaise cause, et s'il s'inscrit dans le domaine de la religion, de la magie ou de la sorcellerie (chap. IX) ?

Julien Bondaz et Julien Bonhomme soulignent enfin que l'offrande de la mort est à l'intersection entre le sacrifice (don aux dieux), l'offrande (don aux spécialistes religieux) et l'aumône (don charitable aux pauvres), ce que la polysémie du terme wolof *sarax* montre bien puisqu'il signifie ces trois termes à la fois. Et, au centre de la rumeur qui l'accompagne, transparaissent plusieurs registres du sacrifice : « le modèle canonique du sacrifice musulman, les sacrifices d'alliances avec les esprits [...], mais aussi le spectre des "sacrifices humains" » que le don charitable dissimulerait (p. 17). En apparence, en effet, le personnage de la rumeur respecte la distribution de viande censée prolonger tout sacrifice animal. Mais le fait que son geste induise la mort du bénéficiaire prouverait, en réalité, qu'il le sacrifie pour régler sa dette envers les entités occultes qui font de lui un homme riche (chap. X).

Ce livre, brillant tant par la richesse de son ethnographie que par la finesse de son analyse, nous donne donc à voir un cas anecdotique qui s'avère être un fait social total, dans la mesure où il soulève des questions aux portées plus générales sur les mutations économiques, politiques, morales et religieuses que connaît le Sénégal, tout en revisitant des notions inscrites au cœur du questionnement anthropologique, telles que le don, la sorcellerie et le sacrifice.

Coline Desq